

gleterre, où bien des gens pensaient que l'Italie était en train de se germaniser, l'idée ne ne pouvoir résoudre la question adriatique d'une manière favorable aux intérêts français et anglais, autrement qu'en accordant pleine satisfaction aux aspirations démesurées du nationalisme iougo-slave, prenait une consistance croissante et se généralisait graduellement. De là, chez beaucoup d'écrivains français et anglais, s'occupant d'histoire et de politique, une véritable crise de tendresse pour les Slaves méridionaux y compris, naturellement, les Bulgares (1). Quelques « italophiles », comme Loiseau, ne s'étaient jamais aventurés, en ce qui concerne l'Adriatique, au delà de la conception de l'équilibre. Mais la guerre vint démentir la prévision de Thiers et confirmer le jugement pénétrant d'un diplomate italien, le comte Rocco Sanfermo, qui, dès le temps de l'occupation impériale de l'Istrie et de la

(1) Cette crise était telle que Louis Léger en arrivait jusqu'à exalter une « étonnante prédiction » du poète slovaque Kollar prophétisant (la prophétie remonte à la seconde moitié du siècle dernier) que « dans un siècle la vie slave étendra, comme un déluge, son empire sur toute l'Europe », que « les sciences couleront par le canal slave » et que « le costume, les mœurs, les chants » du peuple slave « seront à la mode sur la Seine et sur l'Elbe ». Les exagérations de ce genre avaient évidemment la même origine que ce philhellénisme obstiné qui serait resté incurable si le beau frère de Guillaume II et ses Gounaris — oublieux de Navarin — ne s'étaient eux-mêmes chargés de le guérir. Depuis Auerbach, qui semble ne voir autre chose dans les Italiens de Trieste que des marchands autrichiens déguisés en irrédentistes; jusqu'à Denis, qui définit la période raguséenne de la littérature serbe « une des plus merveilleuses floraisons littéraires qu'ait connues l'histoire » et qui estime l'*Osmamide* de Gondola (baptisé aujourd'hui Gandulić) « bien supérieure à la *Jérusalem délivrée* qui lui a servi de modèle » (1); jusqu'à Vellay, qui, sur la foi de quelques obscurs petits journaux grecs — ceux-là justement qui encensent à l'heure actuelle l'empereur d'Allemagne — dénonce d'imaginaires aspirations italiennes sur Corfou, en assurant qu'en Italie, Corfou est appelée par antonomase *notre île*, les exemples de ces égarements sont très nombreux.